

## Le bovarysme - 1

*Emma Rouault, la fille d'un fermier, est envoyée dans un couvent de Rouen par son père, qui souhaite qu'elle fasse des études. Emma n'apprend pas grand-chose au couvent, mais elle sera durablement influencée par la lecture de romans qu'elle se procure en cachette...*

### Les lectures d'Emma au couvent

Il y avait au couvent une vieille fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler à la lingerie. Protégée par l'archevêché comme appartenant à une ancienne famille de gentilshommes ruinés sous la Révolution, elle mangeait au réfectoire à la table des bonnes sœurs, et faisait avec elles, après le repas, un petit bout de causerie avant de remonter à son ouvrage. Souvent, les pensionnaires s'échappaient de l'étude pour l'aller voir. Elle savait par cœur des chansons galantes du siècle passé, qu'elle chantait à demi-voix, tout en poussant son aiguille. Elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prêtait aux grandes, en cachette, quelques romans qu'elle avait toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne demoiselle elle-même avalait de longs chapitres dans les intervalles de sa besogne. Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. Pendant six mois, à quinze ans, Emma se grissa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture. Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

- Expliquer une comparaison :  
"qui pleurent comme des urnes".

Les héros des romans lus en cachette par les pensionnaires de couvent "pleurent comme des urnes", ce qui signifie que ces "messieurs" versent des larmes abondantes, comme si l'on vidait un récipient plein d'eau, puisque le mot "urne" désigne un vase de l'antiquité.

Le terme "urne" était utilisé au XIX<sup>e</sup> siècle dans la langue de la poésie, avec laquelle Flaubert prend ses distances ; l'allure faussement noble de l'expression reflète l'admiration naïve de la lectrice, séduite par la sensibilité de ces personnages à la fois virils et tendres.

En fait, l'auteur manie l'ironie pour se moquer de cette jeune fille séduite par des héros de mélodrame, totalement invraisemblables, qui flattent son imagination.